

## PRÉFACE

<sup>p.1</sup> 1. *Deux sens de caractérologie.* — Dans le vaste domaine de la psychologie concrète, qui groupe les diverses sections de la psychologie différentielle, de la psychologie appliquée, et d'autres, la caractérologie comprend les études relatives à ce qu'il y a de spécifique dans les différentes variétés d'individus et à ce qu'il y a d'original dans les individus eux-mêmes.

Ces études sont assez diverses pour que la région battue par la caractérologie s'enferme entre deux sens, inégalement amples de ce mot.

1° Au sens *étroit*, la caractérologie est *la connaissance des caractères*, si l'on entend par ce mot le squelette permanent de dispositions qui constitue la structure mentale d'un homme. Il s'en faut de beaucoup qu'en ce sens la caractérologie embrasse la totalité des traits et des mouvements qui s'entrecroisent dans la vie psychologique d'un individu, de manière à en composer, non seulement la structure, mais l'histoire. La caractérologie n'en retient que ce qui la conditionne congénitalement par-dessous le système invariable de nécessités qui se trouve pour ainsi dire aux confins de l'organique et du mental. Les travaux de Malapert, de Heymans et Wiersma, de Kretschmer même et de beaucoup d'autres relèvent de ce premier sens du mot.

2° Au sens *large*, souvent employé par les Allemands, la caractérologie porte, non seulement sur ce qu'il y a de permanent, d'initialement et perpétuellement donné dans l'esprit d'un homme, mais sur la manière dont cet homme exploite le fonds congénital de lui-même, le spécifie, le compense, réagit sur lui. Suivant ce deuxième sens *l'Individualpsychologie* d'Alfred Adler est une section de la caractérologie, qui ne se demande plus seulement ce qu'un homme est, de par sa nature, mais ce qu'il fait de lui-même et devient. C'est de cette caractérologie au sens large que relèvent, par exemple, les travaux d'Häberlin, de Klages, la section *Charakterologie*, par Fr. Seifert, du *Handbuch der Philosophie* de A. Baeumler et M. Schroeter. Les considérations propres à ce second groupe de travaux finissent par se perdre dans l'étude de la destinée humaine.

Dans cet ouvrage, en raison même de la définition que nous allons donner du caractère et à laquelle nous resterons strictement fidèle, le mot de *caractérologie* sera toujours pris au sens étroit. Ce n'est qu'au cours de quelques considérations de « psychodialectique » et dans le dernier chapitre du livre que, sans revenir d'ailleurs sur la convention verbale qui vient d'être établie, nous pénétrerons dans le domaine de la caractérologie au sens large ; mais, encore une fois, sans employer ce mot dans des analyses pour lesquelles nous préférons l'expression d'*anthropologie de la destinée humaine*. Ici nous ne ferons principalement, après les observations convenables sur la

méthode et la documentation de la caractérologie. que définir les propriétés constitutives ou supplémentaires des caractères congénitaux et esquisser la description systématique des types de caractères susceptibles de servir de repères dans l'inventaire psychologique de l'humanité.

2. *Il existe une caractérologie objective.* — Ce livre procède de la conviction, éprouvée par la vie, qu'à la suite des nombreux travaux qui ont porté sur les différences de caractère entre les hommes, on peut voir maintenant se dégager avec netteté un *système de types caractérologiques* qui, non seulement se comprennent intellectuellement, mais soutiennent la confrontation avec l'expérience et sont susceptibles de rendre des services dans toutes les questions relatives au commerce entre les hommes. C'est la <sup>p.3</sup> description de ces types qui est le principal objet de cette étude.

Les éléments les plus nombreux et les plus précis de cette description ont été rassemblés et systématisés par G. Heymans et E. Wiersma qui ont été l'un et l'autre professeurs de l'Université de Groningue : les caractérologues ultérieurs leur doivent pour cette systématisation beaucoup de gratitude. Mais l'importance de leurs travaux consiste moins dans l'originalité de leurs vues que dans l'objectivité et l'on peut même dire la banalité des résultats obtenus par eux. Car on peut constater, comme nous le montrerons à chaque occasion, que les résultats obtenus par les autres caractérologues, dans la mesure au moins où ils s'imposent à la connaissance, viennent se faire aisément intégrer et comprendre dans la typologie caractérologique de Heymans et de Wiersma.

Cela nous permet de considérer que la caractérologie est dès maintenant sortie de la période préliminaire dans laquelle chaque spécialiste se croyait le droit, quand il abordait l'étude des caractères, de reprendre tout le travail à nouveaux frais, de proposer des principes de répartition originaux, ou censés tels, de dessiner des portraits incomparables aux portraits déjà esquissés. A les regarder de plus près il apparaît bientôt que ces esquisses typologiques et idéologiques ne sont pas aussi nouvelles qu'elles le paraissent à première vue ; car, au vocabulaire près, elles s'identifient sans difficulté avec certains des éléments de la classification de Groningue dans une caractérologie générale et spéciale qui ne fasse plus acception d'auteur. Ce sont les traits de cette caractérologie dès lors objective que nous nous proposons d'esquisser ici, afin qu'elle serve de base commune de départ pour des recherches ultérieures dont la destination soit, non de la remplacer, mais de la continuer. La caractérologie, non plus qu'aucune autre connaissance, ne doit être une succession stérile de recommencements. Les résultats acquis doivent être consolidés avant que le travail qu'ils conditionneront vienne retentir sur eux pour les préciser ou les retoucher. C'est un état de la recherche que nous nous proposons de <sup>p.4</sup> fixer ici ; à l'avenir de le situer, *mutatis mutandis*. dans un savoir à la fois plus ample et plus précis.

3. *Importance de la caractérologie.* — Faut-il, au seuil de ce livre, marquer l'importance de la caractérologie ? Nous ne le ferons qu'en quelques mots au moyen de quelques observations privilégiées.

La première, c'est que l'homme dont il est presque partout traité et parlé, dans la science et la philosophie, n'est qu'une moyenne ou une abstraction. — Le définit-on d'abord par une ou des propriétés moyennes, il est possible en premier lieu que cet homme n'existe pas, qu'aucun homme empirique ne corresponde à cet homme moyen ; de même que, si l'on prend la moyenne des fortunes respectivement possédées par deux hommes, il n'existe entre eux réellement personne qui soit le propriétaire de cette fortune moyenne. — Admettons pourtant que, parmi tous les hommes, il y en ait un ou quelques-uns qui soient exactement dotés des propriétés de l'homme moyen : ces individus ne seraient encore qu'une minorité parmi tous ceux qui ne seraient pas moyens. Dès lors on fausse le tableau de l'humanité en le concevant sur le modèle de cet homme moyen, tandis que justement la grande majorité des hommes est différente de lui.

De plus cet homme moyen est généralement une abstraction ; car il est réduit à quelques propriétés générales. Or d'une part, en dehors de ces propriétés générales les hommes vivants possèdent bien d'autres traits de caractère. En outre, ces propriétés générales seraient-elles universelles, la manière dont elles sont spécifiées pour constituer la diversité infinie des natures individuelles défend d'identifier avec cet homme général, abstrait, soit nous-même, soit aucun de ceux avec lesquels nous avons rapport au jour le jour. Tel homme qui a vécu en Grèce ou vit à nos côtés, ce n'est ni le *cei* *de* *cei* *de* *cei*, ni l'homme raisonnable, ni l'*homo economicus*, c'est Socrate ou Callias, notre frère ou tel voisin. Pour exprimer ce qu'ils sont, il nous faut d'autres concepts que les notions servant <sup>p.5</sup> à la pensée de l'homme en général ; il nous faut des concepts encore généraux sans doute, mais d'une compréhension beaucoup plus riche et taillés sur l'expérience qu'ils doivent représenter, tels pour le zoologiste, ceux de puma et de jaguar, pour le chimiste, ceux d'acide sulfurique ou de nitrate de plomb. Ces concepts plus concrets des hommes sont précisément ceux que la caractérologie seule peut fournir.

Ce qui est vrai des hommes en général l'est d'abord de nous-même, un de ces individus concrets que leur originalité fait réels, celui qui nous touche de plus près. Pouvons-nous rester sans nous connaître, pouvons-nous nous connaître sans les moyens intellectuels de nous penser et de nous confronter avec les autres ? La caractérologie la plus précieuse doit être celle qui nous instruit sur ce que nous sommes congénitalement et par suite nous ouvre la voie à l'action sur nous-même. De même qu'en général connaître une loi de la nature c'est se mettre en état de gouverner les phénomènes dont elle constitue la structure, de même s'objectiver soi-même dans la définition d'un caractère, c'est se mettre en situation d'orienter ce caractère dans le sens que l'idéal montre. Que l'on pense, comme la plupart des gens, que la vie la plus féconde

est justement celle qui prolonge les déterminations du caractère ou au contraire, comme Adler, que c'est en réagissant, en revendiquant contre les infériorités de son caractère qu'on atteint au plus haut degré possible de soi-même, il est vrai dans les deux cas que le caractère est la condition fondamentale qui s'impose à notre action et que par suite la connaissance qui est la plus propre à l'éclairer est celle des caractères.

Il ne peut en être autrement quand j'ai à définir mes rapports avec les autres. Jamais je ne pourrai agir que maladroitement si je ne sais rien de plus précis sur eux que les jugements sommaires, vrais ou faux, que l'expérience d'autrui arrache à chacun de ceux qui la partagent. Parents et enfants, mari et femme, frères et sœurs, amis et associés ne peuvent vivre ensemble pendant des <sup>p.6</sup> années sans acquérir et former des jugements les uns sur les autres. Ces jugements devront rester vagues et douteux si ceux qui les émettent ne disposent pas d'une langue bien faite, ne peuvent comparer leurs propres expériences avec des constatations plus nombreuses et obtenues avec méthode. Nul n'en sera satisfait s'il lui faut prendre une décision grave pour l'avenir d'un de ceux qui l'entourent et qu'il aime. Les affinités qui conduisent à un mariage, aussi bien que les calculs qui peuvent en troubler la sincérité enveloppent des rapports entre caractères qu'il faut connaître pour savoir ce qu'on doit en penser. Une association, que ce soit la plus durable de toutes comme une union pour la vie, ou une collaboration provisoire à fin limitée tourne bien ou mal suivant la manière dont s'y conduisent ceux qu'elle unit. Cette manière dépend pour une part, inégale et variable, de circonstances contingentes et, dans la mesure où ils engagent leur responsabilité, de leur liberté ; mais, pour une autre part que personne ne saurait sous-estimer, du caractère de chacun des partenaires. Y sont donc intéressées non seulement la caractérologie qui nous propose les moyens de le reconnaître, mais l'intercaractérologie dont la tâche est d'étudier les interactions que la mise en rapport de ces caractères conditionne. Qui proposera une carrière à quelqu'un, un autre ou soi-même, sans s'être préoccupé de savoir si cette carrière lui convient et si les relations qu'elle instituera entre les autres et lui seront telles ou telles ? Impossible d'acquérir ce savoir sans plus ou moins de pénétration caractérologique dans la connaissance de celui qui doit s'engager dans cette carrière.

Une nation, comme tout groupe social, comporte un certain pourcentage défini de caractères. S'il y a des différences caractéristiques entre *colériques*, *sanguins*, *passionnés* ou *flegmatiques*, des différences que la caractérologie doit reconnaître et préciser, on ne peut s'attendre à ce qu'un peuple comprenant par exemple une certaine proportion de colériques et de sanguins s'exprime par les mêmes institutions, manifeste les mêmes réactions collectives, <sup>p.7</sup> ait la même allure historique qu'un peuple composé de flegmatiques ou de passionnés. Voilà la politique sous la dépendance de la caractérologie ! Demander à un peuple de fournir un genre d'actions que sa nature ne le prédispose pas à donner est aussi superficiel et léger qu'attendre

d'un individu ce que ses aptitudes ne lui permettent pas de faire. Ce sera donc à la caractérologie à chercher dans quel sens l'évolution d'un peuple doit être orientée pour l'élever non seulement au plus haut niveau de valeur auquel il puisse accéder, mais surtout à ce mode de valeur auquel sa vocation caractérologique le destine.

Ces considérations caractérologiques pourraient être indéfiniment variées. Elles se ramènent à la conclusion que la caractérologie doit susciter et vérifier un sentiment croissant de la diversité des hommes. Ce sentiment n'est pas assez répandu. Tous les hommes normaux n'ont-ils pas une tête, un cœur, deux bras et deux jambes ? Cette ressemblance d'apparence suffit à établir le préjugé commun qu'à peu de chose près l'un est identique à l'autre, que les identités entre eux sont beaucoup plus importantes que les différences, qu'à la limite on peut traiter de l'homme dans la compréhension, sans le considérer dans l'extension de son concept. Ce préjugé est renforcé par la pauvreté des notions dont nous disposons pour le penser ; il est développé par l'abstraction de notre psychologie qui se forge un homme abstrait et général pour en étudier les fonctions. — Ce n'est qu'un faux préjugé. L'expérience le dément chaque jour, quelquefois cruellement et défend d'extrapoler les notions de l'homme qui se présentent à tort comme universelles. L'homme par exemple n'est ni raisonnable ni affectif, par essence : tel homme est moins émotif que la moyenne et il agit par concepts et raisons ; tel autre vire suivant les ébranlements de sa sensibilité et les principes sont sans influence sur sa conduite. De même l'homme n'est ni bon ni mauvais ; ce qui est vrai, c'est que tel homme est spontané et généreux par premier mouvement, tel autre serviable par la puissance d'une doctrine, tel autre dur<sup>p.8</sup> par indifférence aux sentiments, tel autre enfin cruel par besoin de stimulation intérieure. Que la caractérologie nous ramène vers cette diversité, elle seule pourra nous mettre en état de débrouiller l'écheveau des actions et des passions humaines en nous conduisant à la connaissance des caractères qui sont à leur racine.

Cette évidence dispense de s'engager dans la discussion qui s'ouvre quand on veut décider si la caractérologie est possible ou non. Cette question n'exige de nous aucun débat, susceptible de conduire à un tout ou à un rien. Ce n'est pas le plus souvent la conception d'un idéal qui nous invite à la recherche caractérologique. du moins d'un idéal séparé de la vie, c'est une urgence. Nous allons à la caractérologie comme à la médecine par le besoin que nous en ressentons. La pensée commune roule, traîne déjà une caractérologie qui conditionne l'action mutuelle des hommes. Ainsi on dit d'un homme qu'il « monte comme une soupe au lait » ou qu'il « fait ses coups en dessous ». Des analogies, non sans valeur, avec les animaux font traiter un homme de « renard » ou de « loup ». Cette caractérologie populaire contient déjà de façon implicite les postulats et les méthodes de toute caractérologie possible. Mais les erreurs que nous pouvons commettre par l'effet d'un savoir rudimentaire sont dans ce domaine toujours trop graves pour que nous ne désirions pas réfléchir davantage sur la nature des hommes et leurs rapports de

manière à développer une caractérologie de plus en plus précise et de mieux en mieux adaptée aux exigences de notre action. C'est à elle que recourront le père qui veut connaître ses enfants pour les guider avec discernement, l'industriel qui veut connaître ses employés pour les mettre à leur place, l'ami qui veut connaître son ami pour éviter ce qui compromettrait la perpétuité de leur amitié, l'homme d'État qui veut connaître les peuples pour savoir ce qu'il peut en attendre, plus simplement et d'abord l'homme qui veut avancer dans la connaissance de lui-même pour obtenir de soi ce que sa nature lui permet d'espérer de meilleur.

## INTRODUCTION

### I. — DÉFINITIONS

<sup>p.9</sup> 4. *Caractère, moi et personnalité*. — Il convient dès le début de cet ouvrage de fixer le sens des notions que nous aurons à y employer.

A) Pour commencer par celui du mot même de *caractère*, il est indispensable de l'enlever à l'indécision avec laquelle il est utilisé, non seulement dans le langage commun, mais même dans la littérature psychologique. Tantôt ce qu'on appelle le caractère, c'est la nature d'un individu, souvent sans préciser si l'on signifie sa nature congénitale, non acquise et durable, ou au contraire cette seconde nature qu'il a gagnée et s'est faite en vivant. Tantôt c'est le résultat éventuel du développement d'un individu, quand par exemple l'on dit qu'il faut « former le caractère ». Tantôt enfin on accentue encore le sens moral du mot en appelant caractère, non ce qu'est l'homme ou ce qu'il sera éventuellement, mais ce qu'il *doit* devenir : ainsi on accuse d'être « sans caractère » un homme qui, au sens psychologique, a bien un caractère, mais, au sens moral, manque de l'originalité qu'on lui voudrait, n'« est pas un caractère ».

Pour éviter dorénavant toute confusion nous fixerons rigoureusement le sens du mot caractère : dans tout le cours de cet ouvrage, *caractère* signifiera *l'ensemble des dispositions congénitales qui forme le squelette mental d'un homme*.

<sup>p.10</sup> Cette définition rassemble trois éléments :

a) Le caractère n'est pas le tout de l'individu, c'est seulement ce que l'individu possède comme la résultante des hérédités qui sont venues se croiser en lui. Avant le caractère, dans le temps et dans l'espèce, il y a eu le jeu mendélien des apports fournis par les ascendants du nouveau-né : le résultat c'est une structure foncière où les hérédités issues des parents lointains ou prochains se sont non seulement juxtaposées, mais composées de manière à engendrer une individualité à la fois semblable aux autres et différente d'elles. D'après la définition qui en suit, il n'y a rien dans le caractère qui ne soit *congénital*, né avec l'individu, constitutif de sa nature première. En est exclu tout acquis, c'est-à-dire tout ce qui dans l'individu provient de son histoire, soit que l'on considère dans cette histoire les actions subies par lui, comme l'éducation, les enseignements de l'expérience, soit que l'on se réfère aux effets produits par l'action, spontanée ou volontaire, de l'individu sur lui-même.

b) Ce caractère est *solide et permanent* : il assure à travers le temps l'identité structurelle de l'individu. Il cribble les influences que celui-ci subit et, au cours des transformations de la vie mentale, il constitue le fond, le tuf dur, qui n'évolue pas, mais conditionne l'évolution psychologique. Quand, revoyant un ami après plusieurs années, nous nous écrions devant une de ses réactions caractéristiques : « Il est bien toujours le même ! » cette réaction est dans son fond une manifestation de son caractère.

c) Cette armature est mentale, mais elle n'est que le *squelette* de la vie psychologique. On exprime la même idée en disant qu'elle se trouve située aux confins de l'organique et du mental. Le caractère achève le corps et conditionne l'esprit. Le corps s'individualise dans le caractère qui en est l'unité la plus haute ; et le caractère clive l'histoire mentale de l'individu.

B) A ce caractère, ainsi contracté dans son essence d'unité congénitale, s'oppose la *personnalité* (considérée ici <sup>p.11</sup> indépendamment de toute signification morale et de toute valeur spirituelle), qui comprend le caractère d'abord, mais en plus tous les éléments acquis au cours de la vie et ayant spécifié le caractère d'une manière qui aurait pu être différente, et enfin leur orientation synthétique. A l'inverse du caractère la personnalité ne laisse hors d'elle rien de ce qui appartient à la vie mentale. C'est la totalité concrète du moi, dont le caractère n'est que la forme fondamentale et invariable.

C) Caractère et personnalité sont par suite les deux extrémités d'une relation comparable à celle d'une forme et d'une matière. Au cœur de cette relation unissant le caractère et la personnalité est un centre actif, que l'on dit libre pour marquer qu'il aurait pu et pourrait encore spécifier le caractère par une autre personnalité. C'est à ce centre actif que nous réserverons le nom de moi. — Dans le système constitué par ces trois termes, le caractère peut être comparé à un instrument, une machine à écrire, un piano ; la personnalité, à la lettre écrite, au morceau de musique qui en sont tirés et restent comme portés par l'instrument dont l'exercice prévisible les conditionne ; le moi est alors le dactylographe ou le pianiste. C'est en tant qu'il use de sa liberté qu'il est le moi ; mais cette liberté n'est pas capable de n'importe quoi, elle est équipée, serrée et limitée, de façon congénitale et permanente, par le caractère : elle a engendré et ne cesse de susciter une personnalité toujours susceptible de croître ou de décroître.

De ces trois termes, *caractère*, *personnalité*, *moi*, les deux premiers sont objectifs, le troisième leur confère l'existence. Comme ce que la pensée saisit devient objet par cette appréhension même, il est évident que les seuls termes que nous aurons à considérer et analyser seront les deux termes objectifs, à savoir encore le caractère et la personnalité. C'est pourquoi il est si facile à des théoriciens d'oublier la liberté ; mais c'est pourquoi aussi nous avons voulu au début rappeler la présence et l'initiative centrales et en définitive éternelles du moi, quitte à n'en plus parler, pour n'être <sup>p.12</sup> pas coupable de



réduire l'homme à son caractère, sa destinée aux conditions permanentes qui n'en font que la situation intime et, il est vrai, définitive.

*5. Réalité et invariabilité du caractère.* — Ce n'est pas par le décret d'une définition qu'on décide du réel. Au moins faut-il que l'expérience la confirme puisqu'elle peut être sans objet. Nous devons donc autoriser l'emploi de la notion de caractère telle qu'elle vient d'être définie.

a) *Tout homme a son caractère.* — Quand on affirme la réalité du caractère on soutient qu'un homme n'est pas une réalité plastique, indifféremment déterminable, susceptible de devenir n'importe quoi. S'il était en effet ployable en tout sens, aucune caractérologie ne serait possible, mais contre cette hypothèse plaident les résultats de l'induction courante et méthodique ; dont en outre notre esprit est capable parce qu'il se porte au-devant d'elle par l'effet d'une nécessité *a priori* de son exercice : cela fait donc, comme nous allons le voir, deux raisons d'admettre que tout homme a un caractère.

L'induction qui conduit à affirmer la réalité du caractère est si banale qu'on ne l'aperçoit plus. Elle est partout immanente à notre activité et à notre pensée sur les hommes. De même que le spectateur du *Misanthrope* sifflerait si tout à coup la conduite d'Alceste trahissait le caractère qui lui a été attribué par l'auteur, de même l'historien parlant de l'ambition, de l'imagination, du génie militaire de Napoléon Ier ne doute pas qu'il ne saisisse des traits qui lui appartenaient et n'ont jamais cessé de lui appartenir. Il admet qu'il y a un concept de Napoléon Ier qui compte parmi ses attributs l'amour du pouvoir, comme il y en a un du plomb qui comporte la propriété d'être un métal mou. Pour le spectateur du *Misanthrope* comme pour l'historien de Napoléon Ier on ne peut nier la réalité des caractères. La caractérologie est vieille comme la pensée humaine et à côté de classifications contemporaines comme celles de Klages ou de Delmas-Boll on cite, non sans <sup>p.13</sup> la louer encore aujourd'hui, celle de Galien. Comment cela serait-il possible si la réalité d'un homme ne comportait certaines identités distinctives et susceptibles d'être retrouvées dans les conditions convenables ?

Dira-t-on qu'il n'y en a que pour une vision grossière, une myopie remplaçant par des généralités la singularité irréductible de tout individu ? Rien n'empêche de l'accorder, car il n'en résulte pas que la caractérologie ne soit pas possible en fait, à un degré d'approximation donné. A vrai dire tous les événements de la nature, si l'on pousse assez avant dans leur analyse, apparaissent comme plus complexes que toute généralité, si riche soit-elle, et doivent être dits par suite singuliers. Le savant n'en est pas moins capable de sortir de leur historicité et de dégager des lois dont il pense qu'elles ne sont vraies qu'à un certain taux d'approximation, mais, comme telles, demeurent les éléments authentiques d'une science.

Il doit en être ainsi si l'on peut seulement concevoir l'idée d'une caractérologie, la plus rudimentaire soit-elle, celle qu'implique la

reconnaissance vulgaire de nos voisins. L'affirmation de la réalité des caractères n'est, d'un point de vue subjectif, que le postulat de leur connaissance. On l'implique donc en la commençant ; mais comme tout le monde la commence, personne n'est fondé à opposer son scepticisme à l'homme qui s'engage dans la détermination des caractères. Jusqu'à quel point ce postulat est-il vérifié ? C'est ce que l'expérience de la recherche nous apprendra. Jusque-là nous pouvons professer de façon indéterminée que tout homme a son caractère.

b) *Tout caractère est invariable.* — La thèse de la réalité du caractère implique déjà l'affirmation d'une certaine persistance de son identité. On ne pourrait en effet la dégager et même cette identité serait évanouissante et ne signifierait rien si elle était instantanée ou à peu près. Mais si en même temps que durable, elle est congénitale, antérieure à l'histoire de l'individu et indépendante du <sup>p.14</sup> contenu de cette histoire, cette persistance doit participer de la persistance spécifique du corps et par conséquent se perdre dans l'invariabilité. Il est donc facile d'aboutir à la conclusion que le caractère est invariable, qu'un homme a, du commencement à la fin de sa vie, le même caractère.

On pourrait hésiter à l'admettre si en fait la distinction du caractère et de la personnalité ne s'offrait à nous pour nous permettre de respecter toute la mobilité de l'individualité en la rejetant dans la personnalité. En professant l'invariabilité du caractère, on ne supprime pas le devenir psychologique, on implique seulement son conditionnement par des traits permanents du caractère. Une bille roule sur une pente ; cette pente qui la fait rouler dans telle direction reste constante pendant toute la durée du roulement. De même la personnalité peut évoluer ; si telle suite de ses états enveloppe tel trait permanent de caractère, il est à la fois vrai que la conscience est un courant et que le caractère est invariable. Un *nerveux* dans sa vieillesse sera devenu différent, par certaines de ses manifestations, de ce qu'il était jeune, mais ce sera par l'effet de la loi de vieillissement propre au *nerveux*, car il sera, au sein de sa propre vieillesse, toujours autre que le *flegmatique* vieillit.

La thèse de l'invariabilité du caractère ne détruit même pas la liberté. Pour apercevoir leur compatibilité théorique, il suffit de distinguer entre *altération* et *spécification*. L'altération fait passer d'une qualité à une autre, d'un état à un autre : il lui est essentiel de détruire ce qu'elle remplace. La spécification au contraire conserve ce à quoi elle ajoute : elle ne fait qu'adjoindre une différence spécifique à un genre existant avant et se prolongeant après l'addition de la différence. Ainsi le vert s'altère quand il devient le bleu ; mais l'homme se spécifie quand il devient un homme instruit. — Conformément à cette distinction nous admettons que la vie ne peut pas altérer le caractère, mais seulement le spécifier. Le caractère n'est en effet qu'un tissu de dispositions <sup>p.15</sup> générales destinées à se spécifier dans la personnalité : de quelle manière, ce sera à la liberté de le décider. Il est donc possible et même nécessaire que le caractère puisse rester invariable et la personnalité changer,

ou plutôt s'enrichir de déterminations, d'ail leurs louables ou blâmables. Ainsi le *sentimental* est un scrupuleux, il fera son scrupule absurde ou estimable suivant les fins auxquelles il le rapportera ; le *passionné à activité dominante* est prédestiné à une vie d'action, cette prédestination reste relativement indéterminée et il pourra employer sa puissance d'action dans telle direction ou telle autre. Nécessité et liberté ont ainsi chacune leur domaine ou plutôt leur point de vue. La possibilité de la caractérologie et la réalité invariable des caractères exigent qu'il n'y ait pas de jeu dans l'exercice des lois du caractère ; le jeu s'introduit dans la transition du caractère à la personnalité. Or c'est le tout de la personnalité qui est donné à notre observation et c'est de ce tout que nous avons à dégager les éléments invariables du caractère.

On voit en quoi notre position, dictée par le double souci de respecter l'évidence de la nécessité empirique et le sentiment moral de notre liberté, diffère de celle de Schopenhauer. Celui-ci dans son *Essai sur le libre arbitre* (trad. S. Reinach, Paris, Alcan, 8<sup>e</sup> édit., 1900) a admis l'immutabilité du caractère (*op. cit.*, p. 102) et il en a conclu au déterminisme des actions humaines (*op. cit.*, p. 174). Il faut avec lui admettre l'invariabilité du caractère individuel ; mais en distinguant caractère et personnalité et en insérant l'activité du moi dans la production de l'une par l'autre qu'elle spécifie, on desserre l'étau de la détermination. C'est exclure la réduction de la morale à la science ; mais ce n'est pas supprimer celle-ci qui, dans son domaine, la nature, ici le caractère, reste inattaquée. On peut même soutenir que la science y gagne car son objet, en s'assouplissant, s'enrichit. Après avoir dans chaque cas précisé la nature du caractère, on pourra poursuivre son influence dans les démarches dialectiques par lesquelles l'individu y réagit et enfin esquisser l'hygiène mentale qui lui permettra d'en tirer <sup>p.16</sup> le meilleur parti possible. « Voleur un jour, volera toujours » écrit Schopenhauer (*op. cit.*, p. 103). Nous disons seulement : qui a volé a été porté par son caractère à voler et le sera dans les mêmes conditions toujours ; mais en cherchant une composition originale ou seulement une spécification favorable de ses dispositions congénitales, il pourra détourner ou inhiber cette tentation. La caractérologie ne vaudrait pas une heure de peine si elle ne permettait pas d'améliorer les actions humaines.

On exprime la même conception en disant que le caractère cause et explique les actes qui sortent immédiatement de la spontanéité d'un homme, les actes, si l'on veut, de premier mouvement, de premier jet. Dès qu'ils sont posés ils constituent comme la première couche, la plus basse de l'activité humaine, celle qui en constitue la trame. D'autres s'y surajoutent : qu'en effet un de ces actes apparaisse, à celui qui se sent porté à l'exécuter, comme grave, le moi qui allait le faire lance entre cette possibilité naissante et d'autres données, réelles ou idéales, de nouveaux rapports : par exemple il se représente que l'acte provoquerait une sanction pénale. Aussitôt la velléité antérieure est infléchie et compliquée. Entre les actes de la première couche et ceux qui institueront les autres est intervenue notre liberté, servie par notre

réflexion, manifestant l'aptitude du moi à faire de nouvelles liaisons. Au principe de ces actes du deuxième ou du troisième degré, le caractère continue à jouer comme condition inaltérée, peut-être spécifiée ; mais il ne s'exerce plus seul car, par la volonté même du moi, d'autres conditions sont venues de plus loin ou de plus haut que le champ d'activité initial du sujet collaborer avec sa nature.

En raison de la possibilité de cette accumulation de conditions, voici comment nous procéderons pour sauvegarder les résultats acquis en réservant l'avenir du savoir. Quand nous aurons reconnu, avec le soin et la critique convenables, un trait de caractère, nous le tiendrons pour invariable, jusqu'à ce que quelque fait ultérieurement connu vienne le démentir. Quand ce démenti se sera produit, <sup>p.17</sup> nous ne renverserons pas le savoir déjà constitué, nous chercherons à dégager la condition nouvelle qui, ajoutée à celles, déjà connues, du trait donné, a pu et pourra toujours en réfracter l'effet. — Ainsi la caractérologie sera protégée contre l'éventualité de révolutions changeant du jour au lendemain l'économie du savoir, comme il est arrivé chaque fois qu'un caractérologue, reprenant de fond en comble la construction de la caractérologie, prétendait remplacer les édifices de ses prédécesseurs par le sien. Par le soin à aménager les changements, on imitera la prudence du physicien qui procède d'approximation en approximation, toujours de telle sorte que les résultats dépassés restent dans le savoir comme un cas plus simple des théories ultérieures.

Les considérations précédentes pourraient être résumées dans un langage exclusivement technique. Si la caractérologie doit admettre l'identité et l'invariabilité des caractères, c'est simple ment pour satisfaire à cette condition de toute science qu'elle dispose de concepts solides, bien définis, constituant des points de repère fixes et durables, faciles à retrouver. Il faut en cette matière sortir de l'impressionnisme pur : nul ne le peut qu'en durcissant au début les instruments conceptuels. Par la suite, peu à peu, on pourra, non en reniant les notions déjà consolidées, mais en les multipliant, en cherchant des moyens définis de permettre leur variation, serrer de plus en plus la réalité concrète, à savoir ici l'expérience individuelle de la diversité des hommes. Pour la première fois la caractérologie nous apparaît comme le savoir au travers duquel nous devons viser l'idiologie, c'est -à-dire la connaissance ordonnée, mais précise des individus vivants, dont il n'est pas douteux qu'ils se distinguent les uns des autres. De même que tout savoir, la caractérologie doit être asymptotique au réel.

## II. — CARACTÉROLOGIE ET DISCIPLINES VOISINES

<sup>p.18</sup> 6. *Physiologie et caractérologie*. — Avant d'aborder les considérations indispensables à l'esquisse des méthodes de la caractérologie, il convient

d'écarter toutes les réductions qui les rendraient superflues en ramenant la caractérologie à une autre science. — La plus facile de ces réductions identifie la théorie du caractère et de ses modes avec un chapitre de la physiologie. Rien de plus aisé à admettre. Il est manifeste que le corps conditionne la vie mentale. Sous toutes les déterminations du caractère s'aperçoit l'action des fonctions organiques et nerveuses. Dès lors ne doit-on pas penser que c'est à la biologie à poser les principes de la caractérologie ? On comprend que, depuis la doctrine des constitutions humorales par Hippocrate jusqu'à l'endocrinologie contemporaine, ce soient des conceptions biologiques et médicales qui aient été à l'origine des principaux progrès de la caractérologie. N'est-ce pas la preuve que celle-ci n'a rien de mieux à faire, comme le professent de nombreux médecins, qu'à se laisser absorber par la physiologie ? Les dispositions de caractère ne seraient rien de plus que les résultantes des modes et des degrés des fonctions biologiques et par suite les caractères devraient être classés d'après elles.

En tant que cette thèse demande de reconnaître la vérité que le corps fournit les structures et les énergies du caractère, nous ne songerons pas à la contester et nous reconnaitrons sans réserve que toutes les déterminations fondamentales et dérivées du caractère peuvent être énoncées dans un langage strictement physiologique. Ce que la caractérologie appelle l'*émotivité* n'est que la résultante moyenne des conditions physiologiques que révèle la psychologie du sentiment et de l'émotion. Des modifications organiques comme la voix, la rougeur ou la pâleur sont des symptômes caractérogiques. C'est un neurologiste, Otto Gross, qui a dégagé les notions de *fonction primaire* et *secondaire des représentations*, mais il les a dégagées à partir des notions de fonction primaire et <sup>p.19</sup> secondaire du système nerveux avant d'en tirer les conséquences relatives au caractère. Quand la conduite d'un homme manifeste l'importance de ses besoins alimentaires ou de sa sexualité, personne ne peut nier que les conditions de sa faim, de sa soif et de ses besoins sexuels ne soient corporelles. — Faut-il donc en conclure que c'est au physiologiste qu'il appartient de constituer la caractérologie parce qu'il serait seul à le pouvoir ? Nous le nions expressément pour les raisons suivantes :

1° Il faut en premier lieu observer que la traduction d'un terme de caractérologie dans un langage physiologique n'avance pas la caractérologie elle-même. Dans tous les domaines de la connaissance où l'homme intervient, il ne le peut sans que des conditions physiologiques n'interviennent aussi en et avec lui. Il a bien fallu à Napoléon qu'il produisît des contractions musculaires pour signer le traité de Tilsitt : à quoi servirait-il à l'historien de le rappeler ? Ce qui l'intéresse, ce sont les ensembles d'actions physiques et biologiques qui s'appellent les faits historiques. De même ce qui intéresse le caractérologue, ce sont les tous mentaux qui résultent de l'intégration d'un plus ou moins grand nombre de conditions organiques et nerveuses. Notre corps ne nous quitte pas au cours de la vie : nous ne le mentionnons et de même ne nous apercevons de son rôle indispensable qu'au moment où il se

détraque et par suite nous interdit des actes que nous faisons sans recherche. De même le physiologique est bien dans le caractérologique, mais c'est précisément parce qu'il y est qu'on peut et même qu'on doit le passer sous silence. Dès que nous considérons les conditions physiologiques d'un trait de caractère, c'est que nous ne le considérons plus comme un trait de caractère. Si donc un médecin traduit une détermination de caractère par l'énoncé de ses conditions organiques, quand il conviendrait seulement d'employer le langage de la caractérologie, c'est qu'il lui plaît de recourir à son langage professionnel ; mais il n'ajoute rien à la caractérologie elle-même et même il en détourne.

2° On peut en effet aller plus loin et lui reprocher de la dégrader, de même qu'on dégraderait un événement physiologique en le remplaçant par l'énoncé de ses conditions physiques. Physique, physiologie, caractérologie constituent, de bas en haut, trois étages superposés de la réalité. Aux conditions physiques qui viennent se composer dans un événement physiologique, la physiologie ajoute l'originalité de leur synthèse ; de même, aux conditions physiologiques, la caractérologie l'idiosyncrasie où elles viennent se confondre. Remplacer dans les deux cas le supérieur par l'inférieur, c'est proprement détruire le supérieur. N'y aurait-il dans la constitution de la vie que des actions physico-chimiques, elle y ajoute la vie ; n'y aurait-il dans l'émotivité que des facteurs organiques, ceux-ci s'y condensent de manière à former une disposition durable du caractère. Redescendre du supérieur à l'inférieur serait donc éliminer le supérieur.

3° C'est qu'en effet, en s'élevant de l'étage inférieur au supérieur, on entre dans un milieu tout autre que celui de l'étage inférieur. Dans les conditions physiologiques de l'émotivité, on ne considère qu'elles ; dans l'émotivité même, comme élément d'un complexe caractérologique, non seulement on considère un élément d'un équilibre qui en contient d'autres, les autres propriétés du caractère, mais on a égard à des données que la physiologie ignore : les idées, le milieu social, les autres hommes. L'émotivité n'est plus un événement organique, enfermé dans un corps ; c'est un trait mental, psycho-sociologique, à traiter comme tel.

4° Ce qui vient d'être dit d'une propriété du caractère, vaut du caractère lui-même. Le grand tort des explications médicales est d'impliquer un atomisme du caractère d'après lequel celui-ci ne serait que la juxtaposition de traits indépendants dont la raison serait exclusivement dans l'action de conditions inférieures à eux, les conditions organiques. Or le caractère est plus qu'une collection, c'est une unité originale qui pour une part dépend des faits qui viennent se juxtaposer en lui, mais pour une autre leur impose <sup>p.20</sup> une harmonie et une interdépendance. Il faut donc le considérer comme un tout, caractérologiquement. Cette émotivité, dont nous venons de voir qu'elle prolonge ses conditions organiques, tient certaines de ses propriétés des autres traits du caractère, par exemple, comme nous le verrons (p. 65) de l'activité qui la tourne vers le dehors, de l'inactivité qui en fait la conscience intime de

l'affectivité. Si donc pour traiter l'émotivité en physiologiste il faut descendre vers ses causes, pour la traiter en caractérologue il faut monter vers ses effets. Ces deux mouvements s'opposent diamétralement.

5° L'assignation de causes physiologiques du caractère n'a d'intérêt que si ces causes sont troublées et par suite le caractère devient pathologique. Nous allons nous occuper ici et d'abord du caractère normal. Comme c'est celui où le corps est docile et insensible, la physiologie doit rester hors de considération.

De ces considérations on doit conclure que, s'il est indiscutable que tout dans le caractère est conditionné par le corps, le caractère lui-même, dont on peut dire qu'il est sis au plus haut point, au sommet du corps, constitue par lui-même une réalité originale à traiter à part de ses conditions, dont il vaut mieux dire qu'elles le suscitent plutôt qu'elles ne le composent. Certes le caractère présuppose le corps ; mais il apparaît où le corps cesse et il forme le squelette idiosyncrasique, permanent, dynamique de l'activité mentale d'un homme, la situation la plus intime sur laquelle le moi ait à réagir, ce qui fait l'individu objectif et pensable à la manière d'une nature. La caractérologie y trouve son domaine et elle y est autonome. De quelque utilité que puisse être éventuellement et même fréquemment le recours de la réflexion sur le caractère à la physiologie, la caractérologie n'en est pas elle-même un chapitre.

*7. Psychiatrie et caractérologie.* — La physiologie et la caractérologie sont deux connaissances superposées, de différents niveaux ; et c'est la physiologie qui conduit à la caractérologie. Au contraire <sup>p.22</sup> la psychiatrie et la caractérologie se tiennent à la même hauteur ; ce sont des disciplines voisines, juxtaposées, à égalité. Elles peuvent donc échanger des influences et l'on ne voit pas pourquoi l'une se proposerait comme la maîtresse de la seconde si l'affinité de la psychiatrie et de la physiologie ne semblait ramener celle-là au niveau de celle-ci, et par l'effet du sentiment qui vient d'être critiqué, en faire avec elle la source de la caractérologie.

Le primat, ou au moins la prétention de la psychiatrie sur la caractérologie dispose d'un argument puissant, c'est l'observation suivant laquelle la pathologie doit éclairer et guider la connaissance du normal parce qu'elle saisit des expériences spontanées et favorables qui, soit parce qu'elles grossissent, soit parce qu'elles décomposent certains éléments confondus dans l'expérience normale, permet de les apercevoir et de reconnaître leurs facteurs. Dans le domaine où nous sommes, la pathologie du caractère doit avoir cette utilité inestimable de permettre par les déformations qu'elle en présente d'en faire reconnaître la structure.

Cette thèse peut être appuyée par beaucoup de faits empruntés à l'histoire de la caractérologie. D'abord beaucoup de caractérologues ont été des psychiatres, E. Wiersma, Rogues de Fursac, Alfred Adler, Kretschmer, Minkowski qui, à des titres divers, ont contribué ou contribuent au développement de la caractérologie, y sont venus de la psychiatrie.

Fréquemment en outre la caractérologie trouve dans les descriptions des psychiatres une documentation abondante et précieuse. Comment étudier le scrupule chez le *sentimental* sans se référer aux faits nombreux qui sont fournis par les formes morbides du scrupule ? Enfin et surtout il n'y a peut-être pas un caractérologue qui n'ait été frappé de l'affinité entre certains modes de la conscience morbide et les types de caractères, la cyclothymie et l'émotivité primaire, la rumination mentale et le type sentimental, et ainsi de suite, et par conséquent n'ait été tenté de dériver la taxinomie du caractère de la classification des maladies mentales. De là à ramener la <sup>p.23</sup> caractérologie dans le domaine du psychiatre la transition est aisée et l'on confiera aux psychiatres le soin de la constituer.

Encore une fois la caractérologie ne doit se priver d'aucune des données ni des suggestions qu'elle peut recevoir de sciences plus simples ou de niveau égal. Le centre de toutes ces disciplines est la connaissance de l'homme ; cet homme vaut comme *tout indivis* et la multiplicité des spécialités n'est qu'un biais pour en faciliter l'étude : mais rien n'autoriserait la prétention d'aucune de ces spécialités à se constituer à part des autres ou à se mettre au-dessus d'elles. La physiognomonie, la graphologie peuvent apporter à l'occasion des indications précieuses pour la critique d'hypothèses caractérologiques, la caractérologie qui n'a certes pas à craindre leur concurrence n'en tire aucun droit de les rejeter. Comment ne profiterait-elle pas aussi de toutes les études de la conscience morbide et de ses modes en en recevant des renseignements, non seulement précieux, mais on peut dire indispensables pour la détermination et la classification des types normaux de caractère.

Cette évidence reconnue, en résulte-t-il que la psychiatrie c'est-à-dire l'étude des modes de la conscience anormale en tire aucun primat sur l'étude des modes de la conscience normale c'est-à-dire sur la caractérologie ? Il ne nous le semble pas pour la raison suivante. Si la conscience normale est jugée telle, c'est qu'elle doit comporter un mode supérieur d'organisation, une unification à la fois plus souple et plus complexe des divers contenus de l'esprit. Par suite les divers modes morbides qui pourront ou pourraient éventuellement dériver de sa dégradation manifesteront chaque fois la domination, temporaire ou durable, mais toujours fâcheuse, de quelque élément ou fonction de la conscience sur son unité totale, dont les modes sont justement les caractères. De là résulte qu'on risquera toujours de méconnaître l'équilibre d'un caractère donné pour n'apercevoir et ne retenir que quelque détermination anarchique, manifestant la passivité du moi, au <sup>p.24</sup> lieu de faire prévaloir son organisation. — Objection philosophique, dira-t-on ; comme telle, ajoutera-t-on peut-être, vague et sans autorité. Nous disons plutôt : expression d'un sentiment dont nous aurons à rencontrer ici et là des applications. Voici par exemple la schizophrénie. Se met-on dans la psychiatrie qui l'a dénommée : elle devient l'essence d'un type psychiatrique dont l'intérêt est de fournir immédiatement au médecin le critère nécessaire à un diagnostic. Pour le caractérologue, qui se tient dans le champ de la conscience normale, ce ne peut être qu'une disposition, se composant avec



d'autres, modérée par elles, plus fréquente dans la conduite de certains caractères que dans celle des autres, par exemple chez les *sentimentaux*, mais n'y ayant jamais ni la brutalité ni l'exclusivité à laquelle elle peut atteindre dans certains cas morbides. — Nous maintiendrons donc ici l'indépendance de la caractérologie à l'égard de la psychiatrie, en avouant avec empressement que toutes les informations susceptibles d'être données par l'étude de la conscience morbide à celle de la conscience normale seront parmi les plus précieuses que celle-ci puisse agréer.

8. *Criminologie et caractérologie.* — Bien que les prétentions des criminologistes n'aient pas été comparables à celles des psychiatres, il convient de se poser la question des rapports entre la criminologie et la caractérologie et de la résoudre de la même manière que la précédente. On trouve d'assez nombreux exemples de l'influence mutuelle des deux disciplines l'une sur l'autre. G. Heymans a inséré plusieurs criminels célèbres dans la liste des hommes sur lesquels il a fait porter son enquête biographique et à plusieurs reprises il a utilement rapproché des données fournies par l'expérience criminelle et des traits essentiels à certains types caractérologiques. Qu'inversement la connaissance méthodique des caractères puisse, nous pensons même, doit conduire à l'intelligence de certains crimes, la caractérologie peut l'affirmer dès maintenant. Dans ces conditions la collaboration de la caractérologie et de la criminologie peut devenir très fructueuse. — Il n'en <sup>p.25</sup> sera pas moins vrai que la conscience criminelle, de même que la conscience morbide, est une spécialisation, quand elle n'est pas une dégradation, de la conscience normale et que l'étude de certaines déformations de l'esprit ne peut progresser que par celle de l'esprit d'abord considéré indépendamment de toutes ses déformations, de l'esprit gardant son élasticité sous les diverses formes d'équilibre dont il est capable, c'est-à-dire dans les divers caractères. La criminologie ne pourra donc attendre de services de la caractérologie que si celle-ci commence par respecter sa propre indépendance et décrit ou classe les caractères sans souci de leur rapport à telle ou telle activité déterminée.

Cette réponse et toutes celles que nous pourrions faire sur le rapport entre la caractérologie et d'autres disciplines procèdent d'une même idée par laquelle nous terminerons ces considérations préparatoires. C'est que la caractérologie a le privilège ou, si l'on veut, plus simplement l'avantage de saisir l'esprit humain dans son unité ou plutôt dans les divers modes d'unité dont il est capable. Par le caractère l'homme se pose tel qu'il est dans sa structure congénitale : au cours de sa vie cet homme jouera de son caractère de telle ou telle manière et il en jouera d'une manière imprévisible puisqu'elle dépendra du moi ; mais, tant qu'il en jouera, le caractère sera là pour fournir la systématisation essentielle à ce jeu. Que maintenant dans certaines circonstances, ce caractère subisse la pression de conditions étrangères, voilà la caractérologie à demi dépossédée : quand les conditions sont organiques et exceptionnelles, c'est par la pathologie ; quand ces conditions sont mentales, mais encore anormales, c'est par la psychiatrie ; que ce soit enfin par telles

conditions que l'on voudra, mais que l'individu tombe au crime, c'est par la criminologie. Mais dans un de ces cas comme dans les autres, on ne pourra distinguer la part du caractère de celle des facteurs étrangers que si la caractérologie a préalablement réussi à déterminer le caractère lui-même dans sa pureté et son intégrité.

### III. — SUR LA MÉTHODE DE LA CARACTÉROLOGIE

9. <sup>p.26</sup> *Science de la nature et connaissance de l'esprit*. — Rien ne nous empêche plus maintenant d'aborder la considération de la méthode et des procédés de la caractérologie. Nous ne le ferons qu'autant que cela nous apparaîtra comme indispensable pour en assurer et en préciser l'emploi. Si pourtant notre préoccupation principale est ici un souci positif et même pratique, elle ne peut nous amener à négliger les difficultés propres à la question ; et ces difficultés, entraînant un débat doctrinal, le plus important peut-être des temps modernes, nous font une obligation de l'aborder : ce ne sera naturellement que dans les limites du strict nécessaire.

Ce débat doctrinal est la question de savoir ce que doit être la connaissance de l'homme. A ce problème il est répondu depuis deux siècles de manières opposées. La connaissance de l'homme doit-elle être par ses principes et ses procédés parfaitement identique au modèle que nous donne la physique, à la fois mathématique et expérimentale ? La majorité des savants répond par l'affirmative. Ou bien faut-il pour un objet nouveau, plus précisément pour un objet indissolublement attaché à une conscience et une liberté, un mode nouveau de connaissance ?

Suivons d'abord la première direction de pensée. — Depuis 1750 environ une bonne part de la pensée occidentale nourrit et cherche à réaliser l'espoir que la science de la nature matérielle, telle qu'elle a été élaborée et réalisée par Galilée, Newton et les savants qui ont travaillé autour d'eux, se complète et s'achève par une science de l'homme ayant tous les caractères, précision quantitative, rigueur fonctionnelle, unité d'une matière expérimentale et d'une forme mathématique, efficacité technique, de la science physique, et susceptible par conséquent de posséder la même valeur de connaissance et d'action. Cet espoir s'est exprimé dans la philosophie par le positivisme ; dans la recherche par la constitution de <sup>p.27</sup> disciplines biologiques ; psychologiques, sociologiques, prétendant en droit et en fait à l'objectivité scientifique.

En enfermant la science dans les phénomènes le relativisme kantien a ouvert, même malgré son auteur, la possibilité d'une philosophie ultérieure qui cherche à côté de la science un mode intuitif de connaissance ; mais pour que cette direction se traçât et prît de l'importance il fallait qu'on eût préalablement tenté celle qui promettait à la science de l'homme des résultats aussi solides et aussi utiles que ceux de la science de la nature. Ce qu'ont été

les résultats réellement obtenus par les sciences positives de l'homme, il semble qu'on les résume sans injustice en constatant que *la connaissance de l'homme est d'autant plus scientifique*, dans toute la rigueur du terme, *qu'elle descend plus bas dans les régions de la vie humaine par lesquelles l'humanité tend à se réduire à l'animalité*, et s'engage plus profondément dans la matière, *mais qu'elle l'est d'autant moins qu'elle est amenée à monter plus haut et en même temps à pénétrer plus avant dans la complexité intime et l'originalité d'un esprit humain*.

Cette constatation a réagi sur la pensée philosophique qui a entrepris la critique du positivisme naturaliste. En Allemagne, l'école badoise, de Heidelberg, avec Windelband, a opposé les sciences *nomothétiques* qui dégagent des lois et les sciences *idiographiques*, comme l'histoire, qui s'intéressent à l'individuel, puis, avec Rickert, distingué l'*explication* qui cherche à déterminer les conditions d'un phénomène et la *compréhension* par laquelle l'esprit connaissant réussit à s'identifier aux significations intentionnelles, essentielles à l'activité historique, concrète d'un homme. En France Bergson, dégageant avec profondeur la philosophie impliquée par l'opposition de l'esprit et de la matière, subordonne à la durée qui n'est connaissable que par intuition, les habitudes qui, résultant de sa détente, la matérialisent, mais s'offrent comme des objets à la fixité des concepts scientifiques. Ainsi peu à peu se formule et s'élabore l'opposition entre science de l'objet et connaissance de l'esprit.

<sup>p.28</sup> La clef du débat est dans l'expérience de nous-même. L'homme, suivant qu'il se saisit du dedans ou est saisi du dehors, se présente de deux manières. Dans son expérience intime il est pour lui-même un moi indivis, massif, d'où émanent pensées, sentiments, actions ; à l'observation perceptive, c'est un système de déterminations et de rapports, un comportement susceptible de mesure et régi par des lois. — L'intersection de l'homme intime, mental, et de l'homme manifesté, sensori-moteur est justement le caractère ; du moi intime dont il ne fait que déployer l'unité permanente, il étale la structure dans le temps et l'espace et cette structure sert d'armature au moi manifesté.

Acceptons ce schème imposé par l'expérience humaine. La détermination du caractère se trouve ainsi à la rencontre de deux connaissances. L'une, en tout comparable à une science puisqu'elle porte sur une objectivité, doit chercher à induire de la conduite humaine, observée du dehors, les lois qui en constituent les nécessités internes. — Seule, cette induction se perd dans une nature non centrée, où se mêlent physiologie, psychologie abstraite, caractérologie et d'où ne peut se dégager qu'un mécanisme sans signification humaine. Il faut donc une autre connaissance qui, sympathisant avec l'unité mentale jaillissant à la source de la conduite, atteigne par une intuition qualitative et originale à ce centre, d'où l'unification et l'intention de la conduite devienne aperceptible et intelligible. — Comme enfin les deux connaissances, l'objective et l'intuitive, ne sont en définitive que la connaissance d'un seul moi, vu pour ainsi dire à l'envers et à l'endroit, il

devient possible de circuler de l'observation externe, apercevant l'homme comme une chose, mais en saisissant les déterminations, à l'intuition, qui retrouve leur unité et leur sens, puis de l'intuition, appréhendant les intentions du moi comme autant d'hypothèses, aux manifestations intellectuelles et pratiques qui en sont les expressions et par suite les vérifications.

*10. Psychotechnique et caractérologie.* — Après ce détour <sup>p.29</sup> nécessaire par la signification philosophique du débat où nous nous engageons, nous pouvons déboucher sur les conclusions de méthode que notre but actuel requiert. A l'intérieur de notre domaine l'opposition que nous venons de rencontrer entre l'observation objective et l'intuition intentionnelle se restreint et se localise dans l'opposition entre psychotechnique et caractérologie : c'est celle que nous allons maintenant considérer.

L'élément de la psychotechnique est le test : sous la forme qui nous intéresse ici le test est, dans une situation définie par le psychologue, une opération également définie, intellectuelle ou pratique, souvent l'un et l'autre, que le sujet étudié par le psychologue doit exécuter. Cette opération peut être déterminée de telle sorte qu'elle donne lieu à une mesure et par cette mesure elle permet de mettre le résultat du test à son rang dans une longue série d'opérations semblables, par exemple une centaine, exécutée par des sujets différents du sujet considéré, et par suite de savoir si ce sujet est, par l'aptitude que cette opération manifeste immédiatement, soit moyen, soit supérieur ou inférieur à la moyenne des autres sujets, hommes ou enfants, avec lesquels il est comparé.

Jusqu'à maintenant le test ne présente pas d'autres difficultés que celles auxquelles est soumis tout travail expérimental : il y faut surtout de la précision et de la patience. L'embarras réel et intellectuel commence quand il s'agit de déceler la signification du test, de l'interpréter en reconnaissant, non pas ce que nous venons d'appeler l'aptitude immédiate du sujet, à savoir l'acte même constitutif du test, mais quelque disposition plus profonde qu'il doit permettre indirectement de saisir. Suivant le principe qui a été reconnu plus haut, l'interprétation du test doit être d'autant plus difficile que la distance entre l'opération constitutive du test et l'élément du moi qu'il doit révéler et, si possible, mesurer est plus grande. Il est en effet évident que l'interprétation du test se meut entre deux limites. A l'une le rapport entre le test comme signe et l'aptitude qu'il signifie est ou serait l'identité. Si dans le <sup>p.30</sup> test, comme nous allons le voir sur un cas, on ne cherche que l'acte dont il est la motricité, il devient indiscernable de ce qu'il signifie, il se signifie lui-même. Le sujet à qui l'on demande de barrer des t, montre qu'il barre tel pourcentage de t. La mesure du test ne se distingue plus de la mesure de l'aptitude elle-même. Ainsi un sourire donne sans mystère ni surcroît tout ce qu'il contient, à savoir un événement musculaire, s'il n'est que l'effet d'une contraction des muscles de la figure provoquée électriquement. Mais que ce sourire soit un « sourire d'intelligence » ou une raillerie douce ou le sourire d'un amour naissant, voilà qu'il devient le signe d'un riche contenu de conscience. Nous sommes renvoyés vers l'autre limite de l'intervalle entre l'interprétation supposant une

distance nulle et l'interprétation supposant au contraire une distance pratiquement infinie. La signification identitaire est certaine, infaillible ; l'autre est aléatoire, pour mieux dire, impossible à moins que l'on ne possède par ailleurs au moins un schème rudimentaire du caractère du sujet sur les aptitudes duquel il s'agit de prononcer. N'importe quel exemple peut nous servir à vérifier ces analyses. Aux débuts du taylorisme, Gilbreth eut à choisir des ouvrières dont le travail devait consister à vérifier des billes de bicyclette pour en faire le triage. De ces billes certaines sortaient de la fabrication avec un défaut, d'autres, intactes et parfaites. Le trieuse devait être en état de reconnaître le plus rapidement possible quelles étaient les bonnes, quelles les mauvaises et déposer les unes ici, les autres là. La meilleure, du point de vue du rendement, était évidemment celle qui faisait, toutes choses égales d'ailleurs, l'opération dans le moindre temps ; et par conséquent on devait en juger par la mesure du temps de réaction de toutes les candidates à cet emploi. — La conclusion était indiscutable : en effet, dans ce cas presque privilégié, le test proposé aux jeunes femmes entre lesquelles choisir ne se distinguait que par des différences négligeables, de l'action que les vérificatrices étaient destinées à répéter. Nous sommes bien dans un cas où le test est à peu <sup>p.31</sup> près indiscernable de sa signification, le signe de l'objet. Mais ce n'est que l'homme sensori-moteur qu'il intéresse et il est probable que celles qu'il désigne comme les sujets à la réaction la plus rapide posséderont des caractères différents. Cela ne serait-il pas, on ne serait pas fondé à l'affirmer d'après le test seul.

En effet tout autre devient le sort de l'interprétation si l'on prétend passer du test à des traits profonds et centraux du caractère de ceux qui y auront été soumis. Que prouve la rapidité avec laquelle des sujets réagissent à la présentation des billes dans un atelier industriel, si ce doit être plus que l'aptitude sensori-motrice à réagir vite ? Est-ce l'intérêt pour une activité musculaire, le besoin de gagner de l'argent, le désir de quitter la famille pour l'usine, la joie d'agir, la vanité de montrer son habileté, l'impatience d'arriver au terme d'une action banale, le sentiment du devoir, l'obéissance et la docilité, l'ambition de battre un record, la volonté d'oublier un chagrin ? Avant l'exécution du test et au-dessus d'elle il y a le consentement à cette exécution, l'agrément du moi à cette possibilité d'action. On le vérifie si tout à coup quelque considération survient d'où résulte une déviation de la visée de l'esprit : la vitesse et même la nature de la réaction sont troublées. Cette réaction n'est constante qu'à la condition que l'exécution du test soit pour ainsi dire isolée, mise entre crochets au sein de la conscience intéressée, de manière à ce qu'elle échappe à tous les facteurs endogènes d'accélération positive ou négative. Que par exemple l'ouvrière soit entraînée à faire la grève perlée, voilà le temps de réaction changé ; généralement qu'un sujet soit averti des effets des résultats qu'il obtiendra par un test, on court le risque que sa volonté intervienne pour les fausser.